

## La voie de la singularité

À propos du traitement psychanalytique d'une formation de l'inconscient  
par Serge Leclaire (*Psychanalyser*, Seuil 1968)<sup>1</sup>

Danièle Lévy

Dijon, samedi 13 juin 2009

Serge Leclaire est le premier psychanalyste que j'aie rencontré après que, ayant assisté à une ou deux séances du séminaire de Lacan (67-68), j'ai su où je voulais aller. Une idée ancienne, presque oubliée, trouvait ainsi sa voie vers la réalité, – il me semble que cet engagement en deux temps recoupe un cas général chez les futurs psychanalystes. J'ai rencontré Leclaire avant même d'avoir commencé ma propre analyse, assistant en néophyte silencieuse au séminaire sur l'objet de la psychanalyse qu'il donnait alors à l'École normale supérieure, et ne l'ai jamais perdu de vue jusqu'à sa mort subite dans l'été 94.

Retrouver cette référence initiatique quinze ans plus tard, grâce à vous, Cercle freudien dijonnais et à votre travail ne peut pas ne pas renvoyer aux sources. C'est pourquoi je m'en tiendrai au premier chapitre du premier livre de Serge Leclaire, *Psychanalyser*, paru au 2<sup>e</sup> trimestre 68 ! Car je crois que l'essentiel y est. La suite, quelques révisions, quelque évolution, des innovations, ne se comprend que sur cette base.

Ce retour aux sources a amené quelques réflexions sur l'histoire et sur le temps qui passe, sur le temps qui passe dans le mouvement psychanalytique. Tant pis si elles prennent de la place.

Le point de départ est le suivant : à ma connaissance, personne dans la littérature analytique n'a jamais comme Leclaire tenté de rendre compte dans le détail et dans le concret de la pratique du psychanalyste : comment il écoute, pourquoi, dans quel but ? pourquoi et comment il décide d'intervenir ou de se taire, à quel moment et sur quel point du discours et avec quelle visée ? à quoi ça les conduit, lui et l'analysant ? Ce premier chapitre de *Psychanalyser* apporte une suite aux quelques écrits de Freud sur la technique qui à ma connaissance n'ont été rassemblés sous le titre *La technique psychanalytique* qu'en 1972 ! Il existait certes des comptes-rendus d'analyse : ceux de Freud bien sûr, ceux de Melanie Klein, de Winnicott, de Margaret Little, etc. et de nombreux articles sur des points particuliers. Mais très peu de réflexions sur la pratique en général, ce qu'on appelait avant Lacan la « technique ». Il y avait par ailleurs tout une doctrine à ce sujet, qu'on n'apprenait que dans les Sociétés de psychanalyse (toutes membres de l'IPA jusqu'en 1953). Il existait aussi de nombreux manuels de technique, tel le plus ancien, de Glover (1928, puis 1955), celui de Fenichel (1941), et d'autres : Lorand (1946), Menninger (1958), l'argentin Racker (1960), l'américain Greenson, auteur d'un manuel d'égopsychologie (1967), le kleinien Meltzer (1967). Ces manuels vous expliquaient ce qu'est le processus analytique et vous disaient comment faire dans tel cas, avec tel type de patient, dans tel cadre transférentiel. Il en est paru récemment un écho oecuméniste (et un brin ironique, mais pas plus d'un brin !) avec le livre de l'argentin Horacio Etchegoyen *Fondements de la technique analytique* (traduction française Hermann 2005), préfacé par D. Widlöcher et J.A. Miller ! Ce vieux monsieur, ancien président de l'IPA, s'amuse doctement à mettre en regard les diverses

---

<sup>1</sup> Rédaction développée d'une intervention faite lors de l'après-midi sur Leclaire et le rêve.

« techniques » des principales orientations de la psychanalyse (y compris lacanienne !) dans les différents moments ou occurrences du processus analytique.

Ajouter à la liste *Les écrits techniques de Freud* (Lacan, publication Seuil 1975, mais le séminaire a eu lieu en 1953-54 !). La longue réflexion de Lacan commence par là, par une remise en question de la technique. La réflexion de Lacan, dont Leclaire était bien plus qu'un élève « brillant », prend appui sur le Retour à Freud, la relecture de Freud, tout le monde le sait, c'est un pied. Le second pied, c'est la pratique psychanalytique. C'est pour refaire l'articulation entre la pratique et la théorie que Lacan s'est cassé la tête pendant vingt ans et plus, considérant que l'évolution du mouvement psychanalytique ne rendait pas justice aux découvertes de Freud, ni sur le plan de la théorie ni sur le plan de la pratique. Elle aboutissait à des simplifications abusives et à une sorte de sclérose, complaisante à des idéaux préfreudiens. Leclaire nous montre dans ce premier chapitre en quoi une pratique analytique effective implique un dépassement de la notion étroite de technique, celle qu'on désigne souvent du terme péjoratif de recettes.

On pourrait d'ailleurs se demander pour quelles raisons la cuisine, domaine principal d'emploi de ce terme de « recette », se trouve ainsi mésestimée, quand chacun sait que la même « recette » exécutée par deux personnes différentes n'aura jamais le même goût, sans parler de la présentation, que rares sont les cuisinières, encore plus les cuisiniers qui appliquent leurs propres recettes à la lettre, que les « tours de main » ne sont jamais expliqués, etc... Pourquoi le sens de ce terme de « recette » se trouve-t-il ainsi tiré vers celui d'*ordonnance*, renvoyant au caractère incontestable du savoir médical ? Un savoir qui ne se partage qu'entre pairs diplômés, et que soutient en sous-main la non-moins intouchable *autorité du médecin*, le cas échéant le poids du personnage qu'on a élu comme « mon médecin » : variations sur le transfert. Aujourd'hui, c'est plutôt le terme de protocole qui focalise les réponses à la question : « comment faire ? ». Initialement inspiré par les règles de l'expérimentation scientifique, ce terme glisse vers celles du maniement des ordinateurs, particulièrement strictes et éloignées des modes humains de raisonnement, avec lesquelles elles entretiennent un rapport d'étrangeté. La cuisine actuelle suit le mouvement avec entre autres l'extrême précision des temps et même des températures de cuisson, ainsi que l'introduction d'une grande quantité d'air dans les « mousses », raffinements ou snobisme rendu possible par les nouvelles technologies avec en sous-main la raréfaction économique des matières.

À l'inverse, me semble-t-il, l'exemple de la recette de cuisine met en évidence le fait que tout savoir comporte du non-dit, les savoir-faire plus évidemment que les autres. Du non-dit et peut-être de l'indicible, une dimension secrète en tout cas. C'est cette dimension non explicitée qu'il faut s'approprier pour acquérir un savoir et plus encore un savoir faire. Un savoir faire n'est jamais un « tout savoir ». Certes, nous aimerions que nos maîtres possèdent tout le savoir et le mettent à notre disposition tout en nous permettant de le contester, mais aucun de ces idéaux n'est réalisable. Peut-être les maîtres eux aussi souhaiteraient-ils se voir logés dans cette position de celui qui sait, fût-ce pour avoir la paix ? Lacan a nommé Béatitude cette figure du *passé maître*. En réalité, le savoir, il nous faut le conquérir avant de pouvoir l'acquérir. J'aime à conter cet exemple trouvé dans les mœurs des pêcheurs : lorsqu'un nouveau se présente dans leur petit port, personne ne lui dira où se trouvent les lieux de pêche. Mais lorsqu'il aura trouvé du poisson, il fera partie de la confrérie et c'est alors seulement qu'on pourra partager le savoir avec lui.

Tout cela pour dire quoi ? Pour dire autrement, et pour élargir, ce que montre SL dans le Premier chapitre de *Psychanalyser*, à travers l'examen de la fantaisie des Craven A : si on considère la technique psychanalytique comme une application de la théorie, la psychanalyse échoue. J'ajoute seulement que ce n'est pas propre à la psychanalyse. C'est le cas de tous les savoirs : il y a toujours un ticket d'entrée, qui se paie en engagement personnel - autrement dit, en

affirmation d'un désir, avec le travail et les efforts sur lesquels l'engagement embraille. Sans doute y a-t-il quelque chose de particulier dans le savoir psychanalytique, mais comme souvent la psychanalyse montre ce qui est, comment les choses se passent « en vrai ». Les contestations surgissent ensuite, au niveau de la théorie, du raisonnement, c'est-à-dire des conséquences générales à tirer de la pratique.

Nous, lacaniens, n'avons pas de manuels, seulement quelques principes. La partie la plus concrète de notre pratique est rarement interrogée, si ce n'est dans les contrôles. Tout le monde fait toujours semblant de savoir. Il faut dire que la pratique du psychanalyste est difficile à repérer ; comme les poissons, ça échappe, ça glisse. Aussitôt dit, à peine pensé, aussitôt oublié - refoulé ou censuré. En cela, la reconstitution de Leclaire est un exploit. De plus, Lacan le dit plus d'une fois, l'analyste ne peut pas savoir entièrement ce qu'il fait, c'est une des conséquences de l'existence de l'inconscient. Cette ignorance relative ne nous dispense pas, au contraire, de la nécessité d'avoir des repères et une méthode. Même si la dimension d'insu présente en notre pratique lui confère quelque chose d'insaisissable, elle ne nous dispense pas de parler notre acte, de le penser, d'en rendre compte. Le pas-tout ne doit pas faire taire. La théorie analytique trouve là une de ses pierres de touche : il faut qu'elle explique comment une telle pratique est possible et qu'elle rende compte aussi de ses modalités, de ses avancées comme de ses butées.

Dans les 10 premières pages de *Psychanalyser*, SL met en scène un psychanalyste et un analysant aux prises avec une formation de l'inconscient. La fantaisie des Craven A n'est pas exactement un rêve, plutôt une rêverie, mais nous la traiterons ici comme si elle était un rêve, à charge pour vous qui avez travaillé la question de faire la différence, s'il s'en manifeste une. SL met en scène le travail de pensée qui permet au psychanalyste de déceler les articulations inconscientes et de trouver une façon pertinente d'actualiser cette dimension inconsciente pour le patient. Je crois que cela n'avait jamais été fait auparavant<sup>2</sup>.

Nous travaillons sous le signe cette fantaisie, même si son commentaire ne viendra que plus tard. Aussi, en voici tout de suite le texte :

*« Un voleur de comédie, outrageusement masqué, gants noirs et chapeau à large bord rabattus sur les yeux, brise la vitrine d'une galerie de peinture et se saisit d'un tableau qui représente la scène même qui se joue, un voleur, de noir vêtu qui brise la vitrine d'une galerie de peinture, avant de s'engouffrer dans la « traction noire » qui démarre en trombe selon la meilleure tradition des films du genre ; devant cette scène, le conteur, qui s'y représente dans un angle, affecte l'indifférence et, d'un geste lent, tire une cigarette d'un paquet rouge et blanc, des Craven « A » (p. 9).*

*Silence.*

## **I. Les enjeux historiques et leur valeur actuelle**

Toutefois, en relisant Leclaire, on se dit que c'est daté ! Nous ne parlerions plus comme lui. Mais acceptons de nous situer un moment dans l'histoire, et nous verrons que les questions

---

<sup>2</sup> À ce moment, Dany Cretin-Maitenaz rappelle opportunément l'existence du « journal de l'analyse de l'homme aux rats », les notes prises par Freud à la suite des 7 premières séances. À ma connaissance, leur publication française ne date que de 1974, donc six ans après le livre de SL.

qu'il soulève dans les circonstances de l'époque restent nos questions, et même, celles que les psychanalystes évitent trop souvent de prendre au sérieux.

Ainsi, la fantaisie des Craven A date d'il y a quarante ans. Aujourd'hui, on ne tirerait plus aussi naturellement son paquet de cigarettes de sa poche pour mettre le point final à une rêverie, encore moins pour se montrer dégagé. Les modes et les mœurs ont changé, peut-être carrément la civilisation, on le dit. La psychanalyse aussi a-t-elle changé ? Le texte peut nous paraître daté aussi par la conception de la psychanalyse à laquelle il s'affronte et qu'il conteste – contestation, mot de l'époque.

Mais ne sommes-nous pas toujours, à toutes les époques, à combattre une version de la psychanalyse pour en faire valoir une autre ? La psychanalyse n'est pas stable, du moins dans ses énoncés. Quoi qu'il en soit des « nouvelles pathologies », il y a la résistance de l'analyste et l'usure des termes langagiers. Toutes les versions de la psychanalyse, les façons de la comprendre et de la dire dégénèrent à la longue : « la dégradation d'une formalisation close », écrit Leclaire (p. 27). C'est une des raisons pour lesquelles nous avons toujours à la réinventer, non seulement chacun dans la relation à chaque patient, mais aussi ensemble, à quelques autres. Cette variabilité accentue les risques de dérive. Lorsque la réinvention vient à l'ordre du jour, les scissions menacent. Le danger de déviation, voire de déni, s'intensifie. L'histoire du mouvement psychanalytique l'avait largement démontré : Adler et Silberer, Jung, le « petit Rank », comme disait Freud, devenu l'inventeur du *casework* aux USA, W.Reich, etc. ; sans compter de nombreux cas analogues à celui de son analysant Fritz Perls, inventeur de la Gestalt-thérapie... Jusqu'à l'insoupçonnable Ferenczi – Freud se tirera d'affaire en disant de lui qu'il était « une institution psychanalytique à lui tout seul ». C'était au point qu'on n'osait plus bouger le petit doigt. Lacan, après Klein, nous a montré, fût-ce au prix d'une scission, que réinvention n'est pas déviation, que ce peut être le contraire : une remise sur pied, dans le droit-fil, une restitution du tranchant, pour reprendre un terme que Lacan associait évidemment avec la castration, une mise en valeur et en évidence de la radicale nouveauté de la psychanalyse. C'est juste à ce moment de l'histoire du mouvement psychanalytique que surgit *Psychanalyser*, nous le verrons plus loin.

La conception de la psychanalyse dont Leclaire montre les limites est une psychanalyse qui s'en tenait au sens et à la signification, et qui s'arrêtait là. Cela ressemblait à une traduction terme à terme. Cette conception existe toujours, plus qu'on ne croit. D'où vient sa force ? On peut remarquer que c'est pour beaucoup d'entre nous la première idée que nous nous sommes faite de la psychanalyse et celle qui nous a irrésistiblement attirés : l'émerveillement de découvrir le sens caché d'une action, d'un symptôme, la solution d'une répétition, le sentiment de s'ouvrir à une vérité et de se retrouver enfin dans ses baskets, l'ouverture et la liberté qui en résultaient. La découverte d'un savoir insu et les vertus thérapeutiques de cette découverte, c'est bien ainsi que Freud a présenté son nouveau-né. Pour le lecteur qui s'y reconnaît, cette découverte ne va pas sans un effet de révélation.

Plus tard, ayant mis en acte cet attrait en faisant connaissance avec le divan et avec la théorie psychanalytique, devenus ou devenant psychanalystes, l'effet de sens se produit quand nous reconnaissons un point de théorie dans le « matériel », c'est-à-dire dans le discours du patient. Par exemple : nous sommes là dans un contexte oral, dévoration, avidité, intégration : « *je ne vous comprends pas* », « *à belles dents* », etc. Ou bien : là, il s'agit d'une angoisse de castration, d'une rivalité oedipienne agie dans le transfert, etc. Je ne vous dis pas l'émerveillement : c'est celui d'un accomplissement, d'une *Wunscherfüllung* : oui, c'est ça, je commence à pouvoir me compter parmi les psychanalystes. C'est ce que je voulais, mes efforts commencent à payer, je ne suis plus seul ... Il y a un enjeu de reconnaissance dans l'analyse

comme dans toute pratique, puisqu'il y a un enjeu de désir. Toute reconnaissance comporte un aspect imaginaire et une part symbolique. Il importerait de pouvoir les différencier.

La première version de la psychanalyse, sa pré technique, a consisté à délivrer au patient le sens caché de ce qu'il venait de dire. C'est ce que faisait Freud, semble-t-il, du moins au début ; mais lorsque nous faisons de même, nous ne sommes plus dans l'ivresse de la découverte. Nous visons en même temps à rééditer l'effet de révélation produit en nous par les dévoilements originaires. Cette tentation permanente nous rend imperméables aux admonestations ultérieures d'avoir à pratiquer la psychanalyse autrement, sourds à l'avertissement de Freud lui-même : lorsque je pratiquais ainsi, je ne faisais que substituer mon savoir à celui du malade. Comme toujours, la résultante de deux forces contraires est une inhibition. Au mieux, on tourne en rond.

C'est ce « pratiquer autrement » qui faisait l'objet du savoir dit « technique » que les sociétés psychanalytiques se réservaient en le situant sous le signe du transfert. Le transfert serait le grand secret de la psychanalyse, alors que c'est le fait de base de toutes les relations humaines. Le propre de la psychanalyse, ce n'est pas le transfert, c'est le traitement analytique du transfert.

Transposez dans une référence théorique plus récente, l'objet a, la jouissance, le signifiant du manque dans l'Autre : la rencontre entre le savoir théorique et le fonctionnement réel produit cette même satisfaction de « s'y retrouver », confondu avec s'y croire, croire y être. Alors que la psychanalyse commence quand on reconnaît qu'on n'y est pas, quand on peut se reconnaître débordé, déplacé.

Il y a cependant une différence, me semble-t-il, entre la façon dont les concepts freudiens et les concepts lacaniens touchent l'auditeur. Les concepts lacaniens nous orientent du côté de la signification, alors que le repérage de type freudien, se référant à des « complexes » ou à des « stades », reste plus du côté du sens. Quelle différence ? Pour simplifier, je dirais que la signification, c'est le sens plus l'adresse, le sens adressé, qui vous vise personnellement ; alors que le sens seul vous apporte un plancher de nuages où flotter, un terrain d'évolution, un système de coordonnées – une connaissance de la logique subjective, un savoir sur le fonctionnement psychique qui risque fort d'être réservé au patient.

On pense avoir analysé quelque chose en communiquant un point de notre savoir au « malade », bien sûr dans des termes qu'il puisse entendre, mais comment l'entendra-t-il ?... Leclaire dit qu'en procédant de cette façon, l'analyse n'opère pas analytiquement mais dévie vers une « complicité théorique » - ou une contestation sans fin, ajouterai-je.

Discutons ce point.

Complicité théorique et contestation sans fin jouent certainement un rôle important dans nos regroupements de psychanalystes. Elles circulent entre nous, avec des effets de reconnaissance. Mais dès que quelque chose ne va pas, ou dès que ça va trop bien, la reconnaissance symbolique a vite fait de se déporter vers l'imaginaire et le fantasme prend la main. De tels effets de complicité, en positif ou en négatif, suffisent souvent à nos fonctionnements de groupes, mais que viennent-ils faire dans une cure ?

Plus généralement, qu'en est-il des apparitions de la théorie dans la cure ? Ce n'est pas tout à fait la même question, car la théorie ne se localise pas uniquement dans l'imaginaire. Une collègue racontait récemment avoir stoppé un passage à l'acte amoureux en énonçant : « l'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas ! » Vous avez reconnu la citation... Il paraît que le résultat de cette intervention a été un virage dans le discours du patient...

Rien n'est jamais purement théorique. Une intervention apportant la théorie avec elle peut fonctionner comme un point d'arrêt, on vient d'en avoir un exemple ; ou comme une construction. Mais voilà que SL m'objecte les « détours en impasse » (p.26), nombreux en psychanalyse. Tout en reconnaissant là son goût des paradoxes – il avouait aimer les « chiasmes », c'est-à-dire, deux contradictions croisées - je me dis que bien sûr, il a raison, les

avancées en impasse sont nombreuses dans les cures. Est-il possible de sortir de ces impasses ? Il ne le dit pas. Analyses infinies ? changement d'analyste ? arrêt prématuré ? ou autres passages à l'acte comme tomber malade, entamer une romance avec un ou une psychanalyste, s'engager dans une formation psychanalytique, devenir psychanalyste ? Le psychanalyste lui-même pourrait aussi changer son fusil d'épaule, les supervisions et les discussions entre collègues aident parfois ... Nous voilà devant un thème de travail pour un cartel : est-il possible de désenliser une psychanalyse, et si oui, comment ? nous trouverons en chemin bien d'autres thèmes de réflexion, chaque fois qu'il y a lieu de débloquer les pensées.

En ce qui concerne la signification, les analystes que Serge L. combat la situent dans l'adresse, c'est-à-dire le transfert : comment le patient s'adresse-t-il à moi, quelle place il m'assigne dans sa constellation familiale et quelle place y occupe-t-il lui-même ? Et puisque nous savons que certains signifiants inconscients court-circuitent le chemin de la parole pour se mettre en acte dans le transfert, la signification inconsciente du dire du patient est à lire dans ce qu'il me fait éprouver. C'est la fameuse logique du « contre-transfert » : je me repère dans la cure à partir de ce que je ressens, qui est ce que le patient me fait ressentir. C'est une logique assez commode quand on ne sait plus à quel saint se vouer, et pas sans pertinence. Pourtant, c'est quelque chose qui mettrait Lacan en colère, et Leclaire aussi : commencez donc par écouter le patient, et par penser psychanalytiquement, avant de prendre votre hypocondrie pour son problème ! Les p. 9 à 18 de *Psychanalyser* sont une véritable leçon de pensée psychanalytique.

Leclaire signale à la fin du chapitre qui nous occupe deux dangers majeurs pour la pratique du psychanalyste : la place de la théorie, ou plutôt, « l'usage qui en est fait » et à l'opposé, la surestimation de l'intuition clinique. Parlant de l'usage de la théorie dans la cure, après en avoir dénoncé les échecs, Leclaire conclut ceci : « Et pourtant, il est bien certain qu'on ne saurait pour autant récuser le bien fondé de ces références techniques que sont la résistance et le transfert, pas plus qu'on ne saurait contester sérieusement le recours aux structures fondamentales de l'Œdipe et de la castration » (p. 19). Les références théoriques ont leur place, elle est fondamentale, mais comment en user à bon escient ? Cela nous sera précisé plus loin : les intégrer dans « une logique ouverte, c'est-à-dire, [...] qui tienne compte des faits du sexe et de la jouissance » (p. 25) : c'est à quoi se consacre la suite du livre. Le traitement de la fantaisie nous en donnera tout à l'heure une illustration concrète.

De l'intuition clinique SL écrit ceci : « se laisse-t-on guider par l'éclair de l'intuition, on s'aperçoit bien vite, pour peu que l'on garde un minimum de lucidité, que la prétendue intuition n'est le plus souvent que la projection d'un élément privilégié du savoir ou du fantasme inconscient de l'analyste » (p. 19). « Rien », insiste-t-il, « ne semble pouvoir garantir absolument » que les types d'interventions choisis ne procèdent pas des formations de l'inconscient du psychanalyste, « si ce n'est *dans une certaine mesure*<sup>3</sup> la psychanalyse que le praticien est supposée avoir subie avant que d'avoir accès au fauteuil ».

Et d'où procéderaient-elles, nos interventions, si elles ne sont pas en relation avec nos fantasmes inconscients ? Il manque ici une précision.

Deux pages plus loin, après avoir examiné Freud à l'ouvrage à propos de Dora et de l'Homme aux loups, Leclaire conclura tranquillement et fermement :

---

<sup>3</sup> Je souligne cette relativité : non, il n'est pas vrai qu'une psychanalyse garantisse contre les projections. D'ailleurs, le problème n'est pas là. L'interprétation projective peut aussi tomber juste et produire ses effets. L'analyse personnelle et la formation devraient principalement rendre l'analyste sensible aux phénomènes transférentiels.

« En fait, les règles de l'écoute analytique sont impossibles à soutenir » (p. 22).

Et p. 23 : « folle entreprise où un navigateur aveugle et sans compas inviterait son patient à prendre le vent comme il souffle ». Et ensuite : « Qui pourrait en effet sérieusement prétendre réussir à faire table rase de tous ses préjugés, faire table rase de tous les privilèges intimes qui constituent l'ordre de son monde, sa façon même de voir, de sentir, d'aimer, d'entendre ? » Et d'évoquer « au pis le monde du schizophrène où s'évanouit tout ordre possible, au mieux celui de l'obsessionnel, sans cesse occupé à feindre de contester l'ordre établi pour se donner à lui-même l'illusion de s'en dépendre » (id.).

Nous voici donc à la tête d'une théorie inapplicable et d'une position impossible à tenir. Comment avec cela ferons-nous une pratique ?

## II. La singularité comme moyen

La position de Leclaire est d'opposer aux satisfactions liées au sens ou à la signification la dimension essentielle de la singularité. Ce terme aussi peut nous paraître démodé. Certes, la singularité dont s'agit n'est pas identifiable à l'individualisme, ni à la personnalité, ni même à la dignité de la personne. Souvent l'attrait pour la psychanalyse est référé à ces idéaux d'autonomie, d'unicité, pourquoi pas d'harmonie... ? Reconnaissons qu'il est extrêmement difficile d'y renoncer, car ils reviennent en sous-main chaque fois qu'on n'est pas content ! C'est au travers de ces idéaux que les psychothérapeutes se réclament de la psychanalyse, de ce qu'ils appellent comme ça, et qu'ils prétendent améliorer... La singularité qu'invoque SL est celle du désir inconscient. Elle n'est pas le but de la psychanalyse, mais son moyen : la seule voie qui mène à la découverte du désir inconscient. J'insiste : il s'agit de l'inconscient comme désir. Le désir inconscient est là exclusivement comme désir, découplé de la réalisation. S'il y a un accomplissement personnel, il ne tient pas à la réalisation du désir inconscient mais seulement au fait qu'il prend sa place. Extraordinaire coupure opérée par la psychanalyse dans quelque chose qui semblait aller de soi, le lien entre le désir et sa réalisation. Et aussi dans l'idée qui semblait aller de soi, idée « singulière », que l'accomplissement (« de soi » !) se produit par la réalisation du désir. Coupure dans ce qui n'était qu'un effet de sens dans la langue !

Or, il y a une conception du sujet concomitante à cette découverte de l'inconscient comme désir. Elle est bien différente des espérances du moi. Ce que Leclaire appellera plus tard l'effet-sujet n'a pas de consistance. C'est un surgissement fugitif, pour ne pas dire furtif, local, partiel, sans épaisseur. Lié à l'affleurement du désir dont le moi ne voulait pas et ne veut toujours rien savoir, le sujet dit « de l'inconscient » est par nature éphémère. Le surgissement de l'inconscient ne produit pas du tout un effet de révélation stable. Il n'entraîne pas du tout la réalisation du désir mais seulement, selon Freud, une extension de la possibilité de choisir. L'apparition du sujet de l'inconscient n'est pas non plus une bénédiction, car il ne se conforme pas au principe de plaisir – c'est la résistance qui s'y conforme. Mais ce surgissement furtif, parfois indigné, emporte de grands effets en termes de comportement, de rapport à soi et à l'autre, de libération de la pensée, de la créativité, etc. Avec ou sans prise de conscience.

Comme ces effets indirectement bénéfiques de la psychanalyse ne résultent que de la découverte de la dimension inconsciente, l'analyste n'a pas d'autre objectif que de permettre cette découverte ; et pas d'autre moyen que d'aller par la voie de la singularité. Leclaire ne procède pas à un éloge de la singularité, il met en évidence une condition de la pratique.

Aujourd'hui la singularité n'a sans doute plus l'effet de mot d'ordre qu'elle pouvait avoir dans les années d'après 68, où la libération allait de pair avec l'assomption par chacun de ses « propres désirs » - et avec le déni de la culpabilité (et de la honte, me souffle Guy Dana). Au

contraire, je suppose que pour la plupart des gens d'aujourd'hui, le particulier, le sur-mesure représente un excès de dépense et de complexité auquel il serait inconvenant de prétendre. Limiter suffisamment le poids des problèmes, c'est assez, Lacan le soulignait dans ses dernières années. Erreur, ce n'est pas ce qu'il dit. Il dit (à Yale, je crois) : « lorsque le sujet s'estime heureux de vivre, c'est assez ». Exemple des confusions auxquelles nous nous livrons sans cesse : on peut avoir beaucoup de problèmes et se sentir néanmoins heureux de vivre. Se sentir écrasé par les problèmes, c'est autre chose. C'est un symptôme, c'est une réalisation de désir ! Il y aurait quelque chose à faire avec ce lien entre vie et bonheur, à considérer comme un critère – il y a un texte de Leclaire qui lie le bonheur et les anges (in *Ecrits pour la psychanalyse II*).

Pour le psychanalyste, même s'il la suit sans avoir l'air d'y toucher, la voie de la singularité reste la seule praticable. C'est pourquoi les descriptions de SL n'ont rien perdu de leur justesse. Même si leur habillement paraît un peu « vintage », c'est quand même de la haute couture.

À propos de singularité, encore une remarque préliminaire sur le nuage de dissuasion qui voile l'œuvre de SL en dépit de son intérêt : Leclaire est un auteur difficile. On ne s'en aperçoit pas tout de suite, car ses ouvrages sont parsemés de moments délicieusement parlants et merveilleusement écrits. On glisse de l'un à l'autre sans s'inquiéter de ce qui les relie. Mais par moments, on tombe sur des graviers à l'intérieur des loukoums, des morceaux de piment rouge, des grappes de poivre noir. On le croyait simplement délicieux. En réalité, Leclaire est un auteur à travailler. Sous l'os de velours se découvrent une véritable puissance de pensée et une subtilité inaccessibles aux goulus : il faut d'abord s'y user les dents. Là comme ailleurs en psychanalyse, c'est en passant par le plus singulier qu'on rejoint l'universel. Comme Lacan, comme Freud, comme tous les textes psychanalytiques, même ceux qui paraissent simples et sensibles au cœur, Winnicott par exemple, ou Dolto, rien de la psychanalyse n'est jamais facile d'accès. Si vous pensez avoir compris, vous vous trompez. C'est seulement que quelque chose vous branche pour des raisons personnelles, quelque chose qui fait écho, au mieux, à votre savoir inconscient. La notion que vous avez le sentiment de comprendre n'est pas pour autant en état de marche. Toutes les notions psychanalytiques supposent un franchissement, un saut hors des sentiers battus et des idées reçues et, plus pénible, une mise en suspens des idéaux personnels. Donc, elles ne vont pas sans résistance. Car les notions psychanalytiques ne répondent pas à des demandes, même si parfois elles comblent une attente. Inversement, chacun de nous en a fait l'expérience, un terme absolument opaque subitement s'éclaire et prend sens après quelques mois d'analyse. Jamais tous, probablement. De plus, ce que vous pensez avoir saisi dans telle ou telle circonstance prendra dans un autre cas, dans une autre cure, un sens inattendu<sup>4</sup>. Personne n'est en état de maîtriser toute la psychanalyse.

Encore un mot sur la compréhension : le moment où vous « comprenez » est insaisissable. Tout à coup, vous avez « compris », sans savoir quand ni comment. Même dans l'après-coup, vous retrouverez rarement ce qu'a été votre cheminement. On parle de compréhension, mais il s'agit plutôt d'un saut. Quelque chose a pris place dans l'ensemble de vos pensées accessibles ; vous pourrez dès lors situer à cette place certains objets rencontrés ; puis les contenus varieront. L'introduction d'un nouveau *topos*, d'une place nouvelle dans un système modifie l'ensemble, non sans le déstabiliser dans un premier temps, donc le mettre en état de recherche – non sans une phase de crispation ! Peut-être, comme le suggère Leclaire et comme Lacan le martelait, la pensée analytique se caractérise-t-elle par l'admission en son centre d'une place vide. La capacité d'opérer à partir d'une place vide pourrait bien être ce qui caractérise « l'homme analysé », ce

---

<sup>4</sup> Remarque faite aussi par Monique Tricot



« type d'humain qui n'existe pas dans la nature » selon Freud (à la fin de « L'analyse sans fin ... »).

Le travail de pensée permet de tels franchissements, vous en avez eu l'expérience en cours de Philosophie par exemple. Certaines expériences de vie aussi modifient d'un coup les références, particulièrement celles qui introduisent la mort ou l'abandon comme des choses possibles. Mais ces franchissements ne s'opèrent pas de la même manière suivant que votre travail est philosophique par exemple, ou littéraire, ou moral, que s'il se réfère à la pratique psychanalytique. Il peut y avoir des recoupements partiels, il y en a ; mais le concept de l'Oedipe manié par un psychanalyste n'est pas équivalent à celui d'un spécialiste des mythes ; la notion de symbolique au sens psychanalytique ne recouvre pas celle des anthropologues. Ce faux parallélisme les rend furieux et nous, embarrassés.

### III. Le déchirement originel

Mais revenons à l'histoire de la psychanalyse et aux enjeux de désir qu'elle manifeste. Lorsque Leclaire écrit *Psychanalyser*, les psychanalystes sont encore sous le coup de la rupture. Celle-ci, comme la plupart des ruptures, s'est effectuée en deux temps : l'oukase de 63 confirme et aggrave la scission de 53.

Il faut se remettre dans le climat de l'époque. Lacan est dès les années 30 un des didacticiens de la SPP (Société psychanalytique de Paris, fondée dès 1926). La SPP incarne alors en France la légitimité freudienne ; elle est le centre et la référence pour les nombreuses personnes de tous bords qui s'intéressent à psychanalyse. À signaler dans ce premier « mouvement psychanalytique » au sens large, l'existence du groupe de *l'Evolution psychiatrique*, fondé un an plus tôt, qui regroupait des psychiatres désireux de réformer la psychiatrie et à ce titre, s'intéressant de plus ou moins près à cette nouveauté qu'était la psychanalyse. Aussitôt après la guerre, les élèves affluent, au point que la SPP décide de créer un Institut de formation distinct de la Société proprement dite, réservée aux psychanalystes reconnus. L'établissement du programme de formation de l'Institut est confié conjointement aux deux didacticiens les plus en vue, Lacan et Sacha Nacht, l'autre grande personnalité psychanalytique de l'époque. Dès que leurs propositions sont connues, même si les contenus des deux programmes sont très proches, un mouvement de fronde oppose une bonne partie des élèves à la version de Nacht, autoritaire, scolaire et résolument médicale. La SPP se montrait extrêmement réticente envers les non-médecins ; si reconnues que soient ses qualités de psychanalyste, un psychologue par exemple, n'avait pratiquement aucune chance de devenir titulaire (*full-member*), c'est-à-dire habilité à transmettre (*didacticien*). Quelques-uns se dressent contre cette orientation, au point de démissionner lorsque le projet de Lacan est mis en minorité (de justesse) ; signalons Lagache, le psychologue, Juliette Favez-Boutonnier (psychologue) son mari Georges, médecin, et cette libertaire de Dolto. Lacan, en dispute avec Nacht, les suit. Ils fondent ensemble une nouvelle association appelée Société française de psychanalyse, SFP, qui n'est donc plus seulement « parisienne » au sens d'une section locale. Ce qui s'entame à ce moment là est un véritable mouvement de réforme de la psychanalyse. Il y a parfois des moments de grâce, surtout dans les débuts ; c'est le fameux Retour à Freud, moment d'une fécondité et d'une richesse extraordinaire pour la psychanalyse française et qui se répercutera bien au delà. Ceux qui étaient là en témoignent : ils ont suivi Lacan parce qu'avec lui ils retrouvaient la véritable psychanalyse, et un Freud digne de ce nom, alors que ce que d'autres leur apportaient leur paraissait éteint et inconséquent : trop médical, trop tactique, lourd de compromissions avec la respectabilité et les idées reçues, dédaigneux de la laïcité de la psychanalyse. Ne renonçant pas

pour autant à la légitimité freudienne, ils voulaient obtenir pour leur nouvelle association le statut d'un groupe d'études inscrit dans l'IPA ; le jeune Leclaire est avec W.Granoff et F.Perrier chargé de convaincre les instances de l'IPA de la valeur du nouveau groupe. Ce statut de groupe d'études (*Study group*) leur sera finalement reconnu en 1963... à la condition de renoncer à ce qui avait été leur moteur : l'enseignement de Lacan. Décision diabolique, sous son allure mesurée. Elle ne répète pas seulement la scission, elle la transforme en clivage. Ceux qui préfèrent l'appartenance officielle fondent l'APF, qui existe toujours. Ceux qui estiment l'enseignement de Lacan plus précieux que l'honorabilité formeront avec lui l'Ecole freudienne de Paris.

Il faut se rendre compte que ces « lacaniens » ne perdent pas seulement l'appartenance officielle à l'institution internationale fondée par Freud, Ferenczi et les autres. Ils perdent aussi leurs moyens d'existence : les postes de psychologues ou de médecins dans les services de psychiatrie d'adultes et d'enfants, dans les institutions médico-sociales fondées par les psychanalystes : par exemple les CMPP, créés par des psychiatres psychanalystes dès 1947, ou la mise en place du fameux secteur psychiatrique du XIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Côté SPP comme côté APF, on ne veut plus entendre parler d'eux, même de ceux qu'on appréciait jusque-là. Les amis d'hier ne se saluent plus et évitent de se croiser. Tout le monde en souffre, personne n'y peut rien. À signaler que tout en participant activement à la construction de ce qui sera l'Ecole freudienne de Paris (1964), Leclaire est à peu près le seul à fréquenter occasionnellement ses anciens amis, ce qui montre jusqu'où va son courage et aussi son sens de la singularité ! Tout est à reconstruire, et combien étaient-ils ? vingt ou trente !

Telle est notre préhistoire, le déchirement originel de notre lignée, qu'un psychanalyste ne peut se permettre d'ignorer.

Le moteur de ce geste héroïque : la passion de la psychanalyse. Certes, le transfert sur la personne de Lacan joue son rôle, transfert imaginaire qui fera de plus en plus de ravages. Mais le moteur de ce transfert est bel et bien la passion de la psychanalyse dans sa radicalité (mot cher à Leclaire). Cette passion combative est sensible dans le livre qui nous occupe aujourd'hui, non pas sous forme militante, mais à la manière de Leclaire, tranquillement et astucieusement offensif, d'une ironie implacable.

Cette passion de la psychanalyse a longtemps caractérisé les lacaniens, pour le meilleur parfois, pas toujours. Il convient d'ajouter que la passion de la psychanalyse n'est pas propre aux lacaniens. Si on la mesure à la quantité de travail et d'investissement, elle paraît répandue chez les psychanalystes. L'inconscient ne supporte pas les demi-mesures. Les lacaniens se distinguent peut-être par leur radicalité, même si certains aujourd'hui ne semblent pas bien savoir à quoi l'appliquer et si chez d'autres, elle s'émousse. Ils se distinguent aussi par l'exigence conceptuelle, venue de Lacan lui-même : les concepts doivent rendre compte de la pratique au plus près, à la toucher, plus près peut-être que Freud lui-même ou plutôt, articulant ce qui reste chez lui implicite. Les lacaniens se distinguent par une réflexion permanente sur la position du psychanalyste qui va parfois jusqu'à l'obsession. Il serait plus avisé de suivre l'indication de Lacan de passer par la notion de l'acte psychanalytique. Quoiqu'il en soit, ce travail sur ce qui permet d'être analyste n'a pas été mené ailleurs de la même façon, les *ipéistes* consacrant leur sagacité clinique à décrire les problématiques psychiques des patients, y compris les modalités transférentielles, et beaucoup moins à théoriser la pratique. Enfin, il y a chez les lacaniens une « publicité », une insistance sur le caractère public de la psychanalyse, sur « la fonction qui lui revient en notre monde » répète souvent Lacan. Alors que les ipéistes quand ils vont dans le monde préfèrent l'abri des titres de médecin, à la rigueur de psychologues. C'est leur façon de

« protéger » la psychanalyse des ingérences extérieures. Ce parti pris s'est encore manifesté récemment au Groupe de contact à propos de la législation sur le titre de psychothérapeute.

Leclaire est un des premiers explorateurs de cet espace entre divan et fauteuil, et un des premiers à en faire un livre. « De quelle oreille il convient d'écouter », c'est le titre de la première partie de *Psychanalyser*, écrit pendant l'année du séminaire « Logique du fantasme », donc juste avant le séminaire sur l'Acte psychanalytique.

#### IV. La singularité : comment on l'attrape

« Un voleur de comédie, outrageusement masqué, gants noirs et chapeau à large bord rabattus sur les yeux, brise la vitrine d'une galerie de peinture et se saisit d'un tableau qui représente la scène même qui se joue, un voleur, de noir vêtu qui brise la vitrine d'une galerie de peinture, avant de s'engouffrer dans la « traction noire » qui démarre en trombe selon la meilleure tradition des films du genre ; devant cette scène, le conteur, qui s'y représente dans un angle, affecte l'indifférence et, d'un geste lent, tire une cigarette d'un paquet rouge et blanc, des Craven « A » (p. 9).

Silence.

Que faites-vous d'une telle séquence ?

Voici ce que (se) dit SL – ce qu'il nous en conte – que je paraphrase dans l'espoir d'en décoller un peu. Je signale au passage quelques questions, vous en trouverez d'autres.

Tout de suite il reconnaît un fantasme de type obsessionnel, non sans éprouver « un léger malaise dû à un sentiment de familiarité ». Bien que léger, ce malaise est reconnu, et non dénié par un mouvement de recul comme nous ferions pour nous assurer des habits du psychanalyste.

La forme de ce fantasme le confirme dans son diagnostic à propos de ce patient. Et d'associer sur d'autres formes typiques de fantasmes obsessionnels, moins inquiétantes et où l'on perçoit les fascinations tranquilles de l'enfance : l'affiche de La vache qui rit, celle du caviste des vins Nicolas, encore plus fort dans la démultiplication des images. Puis, parlant de démultiplication de l'image, vient l'évocation fascinante d'une disposition de l'espace où ce miracle se produit effectivement, celle par exemple celle de la brasserie Le Balzar à Paris, près de la Sorbonne : des miroirs se faisant face, à peine décalés, et renvoyant de ce fait à l'infini l'image répétée des dîneurs (pour l'analyste, l'heure du repas approche, signale SL !). Il se sort de cette fascination de la multiplication du même, de l'identité vertigineuse – et de son envie de sortir pour se restaurer - en faisant appel à la théorie : l'identification, qui s'associe au Stade du miroir. C'est-à-dire que viennent simultanément un point de théorie et le transfert à son auteur, Lacan, qui est aussi son analyste récemment quitté. SL irait volontiers fouiller dans les formulations qui lui restent du stade du miroir, mais l'évocation de Lacan a aussi réveillé le surmoi analytique : tu es là pour quoi ? pour entendre ce qui se dit, et qui se dit d'une certaine façon : à travers la séquence qui t'a été exposée.

Cette évocation lui permet de réagir à la glissade qu'il sentait s'amorcer vers une rêverie-réflexion personnelle (p. 10, §2) : il se remet « à l'écoute du désir inconscient », afin de « mettre en évidence, au-delà de la signification des paroles prononcées, l'ordre libidinal qu'elles manifestent ». Voilà donc le discours du patient rapatrié dans le cadre analytique. Ce retour au cadre induit aussi la remarque que le patient, en contant une fantaisie qui lui est venue au lieu de se plaindre comme à l'habitude de ses multiples mésaventures s'est (enfin ?) mis à jouer le jeu de l'analyse. Et puisque nous voilà revenus dans le cadre analytique, il faut encore gager que cette

fantaisie est transférentielle, adressée à l'analyste, donc dans une intention. Une intention de séduction : là, je vais vous intéresser. Le psychanalyste n'a pas eu le temps de se réjouir que déjà il déchanté et retombe dans la défiance (obsessionnelle, dirais-je !) : il joue le jeu, mais c'est pour mieux « m'avoir ».

Alors, voilà que le fauteuil commence à coller au siège (« Peut-on s'asseoir sans siéger ? » résumait un jour une collègue avisée). Pourquoi veut-il ainsi me neutraliser ? pour éviter la castration qui le menace, suite évidemment à certains désirs oedipiens. Il sait, comme tout le monde, que je suis à l'écoute de ses désirs. En me servant ce que j'attends, il montrera que ma curiosité est en réalité une séduction à son endroit, que moi aussi je cherche à « l'avoir ».

Notre analyste est content d'avoir retrouvé « les deux références majeures, l'Œdipe et la castration », mais que va-t-il en faire ? Côté patient, c'est toujours le silence. Alors, relance : « un « oui » évusif, plus interrogateur qu'approbateur » (p. 11, §3) qui est aussi un accusé de réception des paroles précédentes, le conte des Craven. Mais silence. Rien ne vient, que faire ? sûrement pas dénoncer l'intention séductrice. Mais quand même, dans le désarroi de ce silence, on y a pensé ! Je sais bien, mais quand même : dénoncer l'intention de séduction, ne serait-ce pas intervenir au niveau du transfert, comme il est prescrit, dans le cadre de ce qui apparaît du désir dans la séance ?

Et pourquoi cet analyste ne peut-il pas rester tranquille ? ajouterai-je. Parce qu'il a faim ? Qu'est-ce qui le sollicite et le mobilise ?

Le patient pendant ces réflexions continue son chemin que nous ignorons, et voilà qu'il persiste à jouer le jeu en associant sur le « rêve » lui-même, - comme le « oui » de l'analyste l'y incitait. Notre embarras, c'est une chose. Le fil des pensées du patient, c'en est une autre ! Heureusement que l'analyste n'a rien dit de plus que son « oui... ».

Le patient associe sur les « restes diurnes » pouvant avoir contribué à l'élaboration de sa saynète imaginaire. Il aurait aimé posséder un tableau vu dans une galerie, un Magritte, - pas si démodé donc, mais nos patients d'aujourd'hui n'en sont plus à acheter des tableaux de maîtres -, mais son analyse lui coûte trop cher. Il a imaginé le voler. Ou voler quelque chose chez l'analyste, casser peut-être ? « Puis il poursuit en silence ses évocations violentes » (p.12, §2).

Toujours vissé dans son fauteuil professionnel, l'analyste se réjouit professionnellement de cet aveu de motions transférentielles hostiles. Et plus encore de voir le patient confirmer une séquence classique : frustration, agression, régression. Content de pouvoir se dire que l'apparition de cette séquence « confirme qu'il a bien fait ce qu'il fallait », il peut maintenant attendre l'apparition de l'archaïque.

Mais d'une part, l'impulsion d'agir dans le transfert reste présente. D'autre part, les associations de l'analysant sur sa rêverie éveillée ont remis en route chez l'analyste la machine associative que la fascination des images avait endormie. Lui reviennent les rages enfantines du patient lorsqu'il ne pouvait se saisir des objets paternels. Ainsi qu'un jeu de mot qui garantit l'évocation « clairement oedipienne » : le nom de la galerie de peinture, Iolas, en verlan devient Laïos. Résultat : intervention. L'analyste souligne l'existence de pulsions agressives dirigées contre le père-analyste, « exprimées et tuées », ne manque-t-il pas de préciser. Et d'ajouter : « que s'agissait-il donc de prendre ? ».

Cette interprétation, - qui porte sur l'objet – semble théoriquement irréprochable. Pourtant, Leclair dit que ce n'en est pas une. Pourquoi exactement ? autre thème de discussion. Ce qui permet de qualifier cette intervention de mal venue n'est pas l'agressivité qu'elle déclenche, même si elle prend la forme du mépris – peu surprenante chez un obsessionnel. L'interprétation est malvenue parce que ce n'en est pas une. D'une part, elle est « téléphonée » : chacun ne connaît que trop la réponse, qui figure dans la vulgate analytique. Quant à la colère de l'analysant, elle montre évidemment qu'un point sensible a été touché, mais rien ne permet de

« préciser la nature de ce point sensible » (p. 15, §2) au-delà d'une vérité générale (la haine, la castration). L'analyste avec sa question téléphonique a raté la singularité du patient, il a joué à l'analyste aux prises avec le patient quelconque, qui n'existe nulle part. Le patient a mal supporté d'être réduit au cas général, il se venge.

Heureusement, dans sa juste colère contre le psychanalyste et la psychanalyse, le patient a associé sur le « tableau », voile escamotant l'objet en question et la question même de l'objet. « Passé le moment d'humeur qu'il est censé ne pas éprouver », l'analyste se raccroche à ce tableau qui surnage au milieu des imprécations et qui, lui, renvoie directement à la rêverie du patient. Il interroge sur le tableau, permettant au patient entraîné par sa colère de retrouver la voie de ses associations : il va décrire le tableau qu'il n'avait désigné auparavant que par son auteur, Magritte, et son sujet principal : un corps de femme.

Nous sommes à la p. 16, et le paragraphe du milieu de page dans sa précision et sa finesse me paraît impossible à paraphraser. Je vous y renvoie. On y apprend que le tableau décrit par le patient est en réalité une chimère – assemblage d'emprunts à des éléments disparates de sa culture. Cette déconstruction est-elle essentielle au travail d'analyse ? qui s'est aperçu du caractère chimérique de l'objet ? l'analysant, ou l'analyste ? Si c'est l'analyste, saluons sa culture, mais a-t-il fait part de ses doutes au patient ? L'histoire ne le dit pas.

L'important est la conclusion qu'en tire Leclair : une image forte, qui mènera vers la suite. « Avec cette fenêtre qui donne sur la mer, découpée dans une femme-monument ou prison, l'analyse s'ouvre sur la dimension de la vérité singulière » (p. 16, §3). S'ouvre seulement. Ce n'est donc pas le moment de stériliser le mouvement en arrêtant le patient sur cette image forte ou en la commentant d'aucune manière. Elle est à lui. Ne pas se saisir d'un effet de vérité. Au contraire, poursuit Leclair, « il faut maintenant la suivre [cette vérité singulière] dans les méandres inattendus de ses détours ». C'est-à-dire ? Plutôt que de retrouver une fois de plus et sans autre médiation le couple effraction-castration et l'angoisse qu'il évoque, trouver en se guidant sur cette image forte les liens entre le texte de la fantaisie, certains éléments de l'histoire du patient, à une association près, et les données du transfert déjà signalées. Par exemple, le bris de glace évoque un épisode de l'histoire : l'enfant s'était profondément entaillé en tombant sur les châssis d'une serre. Suivent des évocations d'architectures (solides !) avec leurs fenêtres bien régulières, qui conduiront à l'évocation d'une photo d'un paysage vu en vacances où réapparaît de façon tout à fait inattendue, accolée à un monument, le signifiant Cravant (= Craven+ A). Ce qui rappelle à l'analyste que l'analysant avait coutume de dire à propos de ce qui le faisait éclater de rire : « C'est crevant », associant à chaque fois sur d'autres situations « crevantes », « où le terme inconscient se dévoile, inattendu, suscitant le rire à la limite de l'angoisse » (p. 17).

Il convenait de se taire aussi longtemps que la source associative « donnait », aussi longtemps que venait du « matériel » susceptible de converger, même si la convergence n'était pas évidente sur le moment. C'est le point de cette convergence qui est à trouver. Percevoir au fil des séances que l'analysant reste sur un même filon, dans un même mouvement, c'est affaire de tact, - où l'on retrouve l'incommensurable de la pratique psychanalytique. Mais qu'appelle-t-on tact en psychanalyse ? Autre thème de cartel ... Ce tact sans lequel il n'y a pas de « technique » en grande partie s'apprend : dans les contrôles, dans les échanges entre analystes, en constatant nos bourdes. Il s'apprend, car l'analyse personnelle ne laisse que rarement des souvenirs précis sur les lentes émergences de la pulsion.

Il est tout aussi impératif de ne pas louper le moment ni le ton de l'interprétation. Leclair écrit : « À crever », « deux mots lancés comme un écho, qui vont toucher le patient au plus vif, dévoilant l'espace d'un instant le plus secret de son intention inconsciente de défoncer, « crever », le corps maternel. Sous cette forme, la généralité du mouvement agressif déjà repéré dans sa relative indifférence (*indifférenciation* ?) se trouve spécifié (*sic*) de la façon la plus

singulière comme une intention d'effraction violente, voire destructrice, de l'espace qui s'ordonne autour de l'inaccessible trésor qu'il est censé receler » (p. 17/18).

« L'espace qui s'ordonne *autour* de l'inaccessible trésor » : voilà donc une autre raison pourquoi interroger sur l'objet était une erreur. Le fantasme est mouvement vers l'objet, non prise de possession (« avoir »). Et la singularité se trouve là aussi : dans ce mouvement vers, historiquement tracé et déterminé, mais qui n'atteint pas son objet, qui modifie seulement l'espace orienté par l'intouchable.

Certes, bien d'autres interrogations sont encore possibles sur ce qu'un analyste peut faire de cette séquence imaginée, ou d'autres ...

L'analyse de la fantaisie des Craven A met en évidence une modalité du travail de la psychanalyse qu'on pourrait qualifier aujourd'hui de classique, du moins en version lacanienne. Votre travail depuis les années sur la jouissance s'est placé sous le signe de problématiques subjectives pour lesquelles cette forme de psychanalyse ne paraît pas appropriée. Dans quelle mesure la manière Leclair vous paraît-elle pour autant périmée ? sur quels points précis les pratiques portant sur la jouissance et non sur le signifiant s'en distinguent-elles ?

Pour introduire une variante, je vous propose un traitement de rêve assez différent (?) que j'ai trouvé sous la plume d'un collègue de Nancy, Norbert Bon. Il figure sur le site de l'ALI, freud-lacan.com. Je le cite textuellement.

## **Interprétation d'un rêve**

***Norbert Bon - 28/04/2004***

« Freud considérait le rêve comme la voie royale d'accès à l'inconscient. Mais c'est surtout une voie royale pour l'analyste avec la visée de connaissance qui était alors celle du fondateur de la psychanalyse et qui lui a permis de dégager les lois d'organisation et de fonctionnement de l'inconscient, qui se trouvent être précisément celles du langage. Aujourd'hui, en se plaçant moins dans un souci d'investigation que dans celui de la cure, la plupart des analystes ne procèdent plus à l'analyse exhaustive d'un rêve dans toutes ses surdéterminations, en faisant associer systématiquement sur chaque élément du rêve. Ils le considèrent plus comme une pièce dans le discours de l'analysant et, parmi les nombreuses significations possibles, s'attachent à celle qui donne à un désir infantile valeur actuelle dans le transfert. Pour ce faire, l'analyste se laisse guider dans ses interventions par le signifiant dans sa polysémie, ses trébuchements, ses insistances. En voici un exemple, il s'agit du rêve d'un homme d'une trentaine d'années : "j'ai rêvé que j'étais en voiture avec vous, c'est vous qui conduisiez et, d'un seul coup, vous faisiez un écart pour éviter quelque chose par terre, sur la route... je ne sais pas quoi... un caillou peut-être, mais je ne suis pas sûr".

C'est là ce que l'on appelle un rêve de transfert, il met en scène l'analyste et renseigne sur l'état du transfert à son égard, les voyages en train, en voiture, étant, en outre, propices, note Freud, à figurer le parcours analytique. Le sentiment qui domine dans les associations spontanées est celui de la maîtrise, la virtuosité, avec laquelle l'analyste a évité cette chose qui laisse néanmoins l'analysant perplexe : il voit nettement l'écart, l'embarquée, il pourrait en dessiner le schéma, mais à plusieurs reprises, au cours de la séance, il y revient pour se demander quelle pouvait bien être cette chose sur le sol. Il est clair que cet objet manquant dans l'image désigne le

lieu d'un signifiant refoulé. Alors, parmi d'autres considérations, lui revient ce poème de Victor Hugo, que son père aimait à lui dire, "Mon père, ce héros au sourire si doux", avec cette scène où, croisant sur le bord d'un fossé "un Espagnol de l'armée en déroute" qui lui réclame "à boire par pitié", le père dit au fils de lui donner à boire, mais l'ennemi traîtreusement vise le père si bien que "le coup passa si près que le cheval fit un écart (*sic*)<sup>5</sup> et le chapeau tomba". Suit cette réplique magnanime : "donne lui tout de même à boire, dit mon père". Et soudain, vient à l'analysant l'idée que cette chose-là, par terre : "voilà, c'était un chapeau !" Et l'analyste de ponctuer : "Chapeau !" L'analysant se souvient alors que quelques séances auparavant, l'analyste lui avait fait une interprétation en forme de trait d'esprit qu'il avait trouvée formidable, tout à fait juste, un travail de virtuose et qu'il avait pensé "chapeau !" Mais pour tout dire, en même temps, comme dans le rêve, un peu casse-cou ! Somme toute : "bravo, mais si vous n'aviez pas conduit comme un fou, on n'aurait pas risqué de se casser la figure". S'ensuit l'évocation d'un souvenir d'enfance où, en voiture avec son père, ils avaient failli avoir un accident, mais celui-ci avait rattrapé in extremis un dérapage dans un virage. "On a eu chaud", avait dit le père ! "J'étais prêt à attraper le volant", avait déclaré péremptoirement le fils, pour s'entendre répondre : "Malheureux, ne fais jamais ça !" Puis vinrent d'autres souvenirs en rapport avec des doutes informulés sur la conduite du père. À partir de là purent être exprimés les sentiments hostiles et l'ambivalence envers ce père idéalisé et s'ensuivre, dans sa vie actuelle, certains effets de dégagement d'une position de soumission et de quête d'amour à l'égard des figures de l'autorité.

L'intervention de l'analyste est, dans ce cas, des plus concises. Elle s'appuie sur une indication du rêve : "ici, manque un objet". Indication qui, à suivre la théorie freudienne du travail du rêve comme mise en image d'un énoncé, équivaut à : "ici, un signifiant a été refoulé". L'intervention consiste à retourner au rêveur ce signifiant lorsqu'il apparaît dans les associations, en le soulignant, sans préjuger de la signification qu'il prendra parmi les différents possibles du côté métaphorique ou métonymique, ni de ses effets littéraux, en faisant confiance à la logique du signifiant qui est celle de l'inconscient, pour nous conduire dans *lalangue* où le sujet est pris. Ainsi peut lui en revenir, dans toute son équivoque, ce *coup de chapeau au père*. L'efficacité de l'intervention tient évidemment à ce que, au même moment, dans le transfert, ce chapeau, l'analyste le porte.

---

<sup>5</sup> « *Le coup passa si près que le chapeau tomba  
Et que le cheval fit un écart en arrière* ».

Victor Hugo *La légende des siècles*, Ch. XLIX Le temps présent. Titre du poème : Après la bataille, 18 juin 1850 !